

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Direction des Archives et de la Documentation

COLLECTION DES ARCHIVES ORALES

AO4

LOUIS JOXE

(16 septembre 1901 - 6 avril 1991)

Ambassadeur de France

Entretien n° 4 du 29 avril 1983

Par

Maurice Vaïsse et Cécile Pozzo Di Borgo

L. Joxe : Les années que j'ai passé à Moscou on peut y trouver un certain éclairage d'abord par les personnes qui se sont succédées au Pouvoir pendant que j'étais là. Staline, en quelque sorte, c'était la dictature. L'arrivée de Malenkov après la mort de Staline, c'est le parti qui reprend les choses en main et enfin plus tard quand Boulganine arrive au pouvoir, on peut dire que c'est l'armée. Boulganine est maréchal civil, il a quand même joué un rôle important pendant toute la guerre et il a à sa disposition le soutien de l'armée, c'est cette première progression au sens militaire du terme que je ressens assez fortement quand je pense à cette époque.

La deuxième c'est que, j'ai oublié de le noter la dernière fois mais repartons de la mort de Staline, quand Staline nous quitte sur le pas de sa porte il me dit : "*Vous savez nous allons rogner nos griffes.*" Et il ajoute : "*Dans la matière qui est la vôtre, M. l'ambassadeur, il faut avoir de l'audace.*". Cela n'est rien, et c'est tout de même quelque chose en ce sens qu'il est très évident que quand ces gens parlent, quand on parle d'eux, ils le font à bon escient, ce ne sont pas des bavards et ils veulent laisser une impression.

Je m'amuse beaucoup en lisant par exemple à l'heure actuelle dans la presse française qu'Oropov¹ est un libéral. Le mot libéral n'a aucun sens en l'occurrence, il ne veut rien dire, en russe je ne trouve pas l'équivalent. Je veux dire qu'on lance un mot de cette espèce soit par un biais, soit directement et que c'est une sorte de petit avertissement. Qui a lancé le mot concernant Oropov, je n'en sais rien, c'est peut-être un journal tchèque, ou c'est peut-être un agent hongrois mais c'est lancé évidemment pour que tous les gobe-mouches du monde en soit avertis. Or, ce que Staline dit a tout de même une certaine importance, ça ne change pas son personnage, ni même le mien mais ça annonce quelque chose qui a été jusqu'à un certain point vraie.

C'est-à-dire qu'il commençait un changement d'éclairage. Les Américains veulent la guerre, nous allons, nous, arrondir les angles, il faut être hardis et, à ce moment-là, je me souvenais de la conversation que j'ai eu avec², il m'a dit : "*Cela ne veut rien dire mais ça veut dire beaucoup de choses et il faut toujours prendre les Russes au pied de la lettre et ne pas se préoccuper d'autre chose.*" En effet, je crois que c'est bien ainsi qu'il faut le faire, il faut rester de marbre mais il faut le prendre ainsi. Il est certain que les différentes étapes des années suivantes ont démontré qu'il y avait quelques changements. Or ma conversation avec Staline se passe en août 1952 et c'est le moment du XIXe Congrès du Parti communiste, Malenkov à une vue des choses plus optimiste qu'avant, la guerre n'a pas eu lieu en 1952. En mai, la Commission Européenne de Défense et l'accord des Occidentaux avec la RFA pour établir une règle de la prise en main de l'Allemagne par les Soviétiques, l'Europe est coupée en deux clans. C'est la situation.

Cette situation va évoluer ou plutôt il va y avoir des dates successives mais si j'avais à résumer ce qui s'est passé pendant que j'étais à Moscou, je le ferai en deux mots simplement. Le général Catroux³ a écrit ses mémoires sous le titre suivant : *J'ai vu tomber le rideau de fer*. C'est d'un intérêt prodigieux parce qu'il n'a pas eu énormément de chance, ni énormément de contacts mais comme c'était un homme qui parlait avec une grande autorité, une intelligence complète, le livre a un sens. Ensuite est venu Chataigneau, j'arrive, moi je dirais (je ne sais pas quelle

¹ Orthographe à vérifier

² Nom inaudible

³ Georges Catroux est un général d'armée, ministre de la IVe République et ambassadeur français, né le 29 janvier 1877 à Limoges et mort le 21 décembre 1969 à Paris. Il fut l'un des principaux généraux ralliés au général de Gaulle après l'appel du 18 Juin et joua un rôle prééminent dans l'action de la France libre.

formule employer et je ne l'emploierai sûrement pas) : "*Mais j'ai vu non pas se relever le rideau de fer mais j'ai vu des trous dans le rideau de fer*" et c'est ça que je retiens pour l'essentiel.

En fait, après les différents épisodes, après par exemple la construction du Plan Marshall avec cette espèce d'oscillation qu'à un moment donné, vous vous en souvenez dans mon entrevue avec Staline qui dit à son ministre des Affaires Étrangères : "*Si le Pacte Atlantique ou si l'amitié avec l'Amérique a tant d'importance, pourquoi n'entrerions-nous pas dans le Pacte Atlantique.*" Cela ne tient pas debout et c'est quand même la preuve qu'aucune des notes du clavier lui est indifférente.

Alors il y a d'abord ce premier heurt à propos du Plan Marshall puisque le Plan Marshall, grand et généreux, peut aussi bien s'étendre à l'Union soviétique qu'au reste de l'Europe puis on se sépare là-dessus. Vient ensuite la crise de Berlin et il y a cet événement très important qui est qu'au fur et à mesure que l'Europe se coupe en deux, qu'il y a deux éléments opposés en Europe, il y a cet événement essentiel, la participation des Allemands à leur propre défense au sein de l'Europe. Là, il y a eu une très grande controverse entre Moscou et Paris, un point essentiel de l'ennemi général dorénavant.

Si l'on veut, on va vivre dans l'alternance de rencontre et de pas de rencontre. On va vivre en même temps dans l'Europe divisée en deux blocs, rien à faire contre cela apparemment, on va aller, de mon temps jusqu'à analyser la situation qui consiste à dénoncer le pacte franco-soviétique. On voit de tous les côtés une apparence d'opposition constante et, en même temps, je voudrais vous dire les pourparlers latéraux tels que par exemple, de mon temps aussi, une recherche évidente du contact sur le plan économique, le plan intellectuel et culturel.

Sur le plan culturel, ça m'intéressait parce que j'avais été Directeur général des Relations Culturelles et pour d'autres raisons aussi. Vraiment, le fait par exemple que pour la première fois, on ait ressorti les impressionnistes et qu'on les ait montrés au peuple soviétique tout en leur disant : "*N'imitiez pas ça, c'est de la décadence.*" Le fait que j'ai pu inviter la Comédie Française et que tout le gouvernement a assisté à la représentation et aux représentations, le fait qu'en toutes circonstances on cherche les contacts autres que politiques, ou par des biais non politiques. Cela est exact, cela est vrai et je dirais que le fait que Staline m'est reçu, prouvait qu'il voulait jouer contre l'entente entre la France et l'Allemagne, qu'il s'apprêtait à le faire mais lui déjà vieux et allant mourir, et les suivants on va être amené à ne jamais perdre de vue le contact qui était nécessaire.

Je vous dis ça parce qu'à la réflexion, les rapports culturels ont une importance extrême dans toutes les relations internationales. Les affaires économiques sont très importantes parce que, finalement, nos rapports commerciaux avec l'Union soviétique étaient voués à zéro, on avait tenté vers les années 1952-1953 au moins de tripler ces échanges. Vous me direz que zéro fois trois, ça fait jamais que zéro, non ?! On avait cherché une solution.

Même Staline, dans son article dans la revue *Le Bolcheviste*, dit : "*La guerre n'est pas inévitable.*" Dans le sens général de la chose, alors on ira cahin-caha, dans toute la période que j'ai connue, en étant séparés mais malgré tout en cherchant le contact, vous le savez, on aboutit aux différentes conférences à quatre.

La situation de l'ambassadeur de France dans cette affaire est privilégiée, visiblement, avec des arrière-pensées bien entendu, celles qui consistent à jeter le doute sur les instructions que je reçois. Mais elle est privilégiée parce que dans l'affaire d'Autriche, il est associé et quand l'affaire d'Autriche se règle, le gouvernement autrichien avec d'ailleurs l'accord du

gouvernement soviétique invite l'ambassadeur de France à y être. Ce n'est pas un sentiment d'orgueil qui me remplit mais enfin c'est un fait.

Le fait aussi que dans certaines circonstances qui ne sont pas des moindres, par exemple la première conférence à quatre, c'est-à-dire celle de Berlin. On négociait, on croit qu'il y aura une conférence, on ne sait pas exactement et il se trouve que je suis à Paris et l'ambassadeur, mon collègue et mon compère dans certains cas⁴ qui a été un ambassadeur vraiment très conscient de la portée de sa charge à Paris, m'appelle au téléphone et me dit : "*Je voudrais vous voir.*". Je lui dis : "*Très bien, je suis à votre disposition.*". "Oh !" me dit-il "*Non, simplement je vous donne un conseil, l'ambassadeur de France ne devrait pas être sur Paris en ce moment.*" Je lui ai dit "*Merci cher collègue !*" et je pars pour Moscou le jour même.

J'arrive à Moscou et sur le terrain d'aviation, je trouve Leroy mon fidèle ministre-conseiller qui me dit : "*Vous faites bien de rentrer parce que Boulganine demande à vous voir demain matin.*" Je ne dis pas à Leroy que je m'en doutais ça aurait été trop facile mais au contraire je lui dis : "*Il y a quelque chose sous roche.*" Je vois Boulganine le matin et il me dit : "*M. l'ambassadeur, nous irons à la conférence à quatre et je tiens à en avertir tout d'abord l'Ambassadeur de France.*"

Ce jeu, un peu compliqué auquel il ne faut pas se laisser prendre, c'est malgré tout, non pas dans son fond mais en apparence, dans les relations dont vous parliez tout à l'heure, c'est un fil nouveau, ça donnera ce que ça donnera mais, en effet, il y a une espèce de volonté d'être plus aimable, c'est sûr. Cependant je rappelle que bien qu'on soit plus aimable, il n'en reste pas moins qu'on soit très dur et que ceci est⁵ après tout de la position franco-soviétique. D'ailleurs personne ne portera en la circonstance⁶. En effet, les données sont entièrement différentes de celles qu'ait inspirées le pacte franco-soviétique.

Il en est de même aussi pour la Conférence de Genève au niveau le plus élevé de juillet 1955 où sont alors présents des hommes extrêmement représentatifs : Adenauer, Anthony Eden, Khrouchtchev, Boulganine et⁷. Résultat néant, absolument néant sur l'essentiel mais toujours recherche de moyens pour faciliter les échanges entre l'Est et l'Ouest. Cela va si loin, du moins à leurs yeux, que⁸ s'est invité à venir à Moscou, je crois, du 9 au 13 septembre. Ce séjour fait apparaître des choses et leur contraire.

Je me souviens, nous nous réunissions dans une des trois ambassades directement concernées, il n'y avait pas l'ambassade d'Allemagne naturellement, dans l'ambassade d'Angleterre, l'ambassade des États-Unis, l'ambassade de France à tour de rôle. Gamelin était présent et nous tenions un petit conseil de guerre ou de paix, comme vous voudrez. Gamelin, que j'ai appris à connaître encore plus ensuite, était, comment dirais-je, très bouleversé de ces contacts et il venait en partie pour demander aux Russes de libérer les quelques Allemands qui auraient pu être encore dans des camps lointains ou dans des prisons obscures.

Et il nous raconte la chose telle qu'elle s'est passée. Il a négocié, il nous en a parlé et il est arrivé un soir à l'ambassade de France, il y avait⁹, il y avait l'ambassadeur d'Angleterre, il a dit : "*Ça y est, hier soir pendant le dîner ils m'ont promis de me rendre les prisonniers et les corps des*

⁴ Nom inaudible

⁵ Mot inaudible

⁶ Mots inaudibles

⁷ Nom inaudible

⁸ Nom inaudible

⁹ Nom inaudible

autres." Nous avons été un peu surpris et lorsque la séance de travail a repris entre Adenauer et les autres, Adenauer a repris la conversation du banquet de la veille et on lui a répondu : "*Mais c'est l'habitude en Russie de raconter des histoires dans les banquets mais ce n'est pas une conclusion diplomatique. Les Allemands prisonniers, ils sont tous sous la terre, M. le Chancelier.*". Voilà la méthode, elle est portée là à son comble mais enfin j'en suis témoin, c'était fait, disons, avec quelque peu de sadisme.

Voilà en somme ce qu'on pouvait dégager pour répondre à votre question tout à l'heure. Quelle était l'atmosphère ? En fait il y a eu des hauts et des bas mais aux discussions à Genève des ministres des Affaires Étrangères en octobre 1955 où sont réunis Dulles, Mac Milan, Pinay, Molotov. Molotov prend un ton plus cassant que précédemment et on se rend compte qu'on est toujours dans la même situation et qu'il ne se passe rien, que le mérite de ces conférences à quatre c'est de laisser ouvertes des perspectives et une éventuelle coopération. Je dis coopération parce que c'est une chose par exemple qui a été visible à toute époque, et ensuite quand je serai de retour dans cette Maison, du côté du général de Gaulle comme du côté, par exemple, de Mendès France, ou du temps de Pineau qui a fait sur ce point une déclaration très précise. Il a toujours été question d'entretenir des rapports économiques et culturels extrêmement vivants et serrés.

Voilà en somme le bilan que je pouvais tirer, ce n'est pas un bilan, ce sont des impressions et elles étaient fortes bien entendu mais je n'allais pas jusqu'au point de relever dans la presse à la fois toutes les¹⁰ et toutes les injures parce que l'une et l'autre était savamment dosées et marquées. On peut dire qu'à ce point de vue, les communiqués qui ont terminé le voyage que Guy Mollet a fait à Moscou pendant que j'étais Secrétaire général, reflètent bien les mêmes tendances, coexistence pacifique, respect des intégrités territoriales, non-agression, non-ingérence, nécessité d'aboutir à un accord sur le désarmement. Et c'est là qu'on voit renaître cette idée non pas du désarmement mais de la réduction du désarmement, et surtout, d'un côté comme de l'autre, la nécessité d'un contrôle. Voilà les quelques souvenirs que je peux vous donner dans la mesure où ils montrent un caractère significatif.

Pour le reste il est bien évident que la première fois que Gromyko, après un an ou deux ans de maintien rigide soit comme vice-ministre, soit comme ministre des Affaires Étrangères, m'a tendu une corbeille remplie d'oranges à l'ambassade du Liban et sur un ton funèbre m'a dit : "*Vitamines !*" C'était un commencement de contact. Avec les autres, je n'ai pas eu d'hommes plus proches de moi que Khrouchtchev, parce que Khrouchtchev m'a pris en charge et Khrouchtchev, au fond, était un homme qui aimait la vie, qui était absolument pétri d'inventions, d'imagination, etc.

Je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit mais il est certain que Khrouchtchev avait une grande idée politique qui était fautive d'ailleurs. Son idée était qu'"*il fallait aboutir à un tête-à-tête avec les États-Unis, que les deux grands géants du monde avaient des responsabilités et que vers les années 1975 apparemment, nous Russes*" disait-il, car il me l'a dit- "*nous aurons une puissance économique telle que nous pourrions parler directement avec les États-Unis.*" Je ne sais pas sur quoi il fondait cette espérance, c'était un personnage très curieux, il disait à ce moment-là, il ne me l'a pas dit mais c'était entre les lignes, il disait qu'au lieu de se ruiner dans la course aux armements, on pourrait peut-être arriver à parler de pair à compagnons et arriver à une solution.

¹⁰ Mot inaudible

C'était un homme curieux parce qu'on pouvait parler avec lui très directement mais je reconnais que depuis Staline, Khrouchtchev et depuis bien d'autres, l'économie n'a fait aucun progrès, plutôt les méthodes de l'économie, et le problème de la distribution en particulier reste entier. C'est pas moi qui frapperai beaucoup les Russes en général mais c'est un phénomène qui est visible et lui ne le voyait pas. Il avait d'ailleurs bien d'autres problèmes en tête, je me souviens qu'un jour il m'a fait une description de son œuvre, de ce qu'il appelait la mise en valeur des terres vierges. Il se rendait très bien compte que le problème du blé était traité d'une façon absurde et nécessitait¹¹ des pays comme l'Argentine qui n'étaient pas précisément dans la même ligne politique que les Russes. Je me souviens qu'un jour il me disait : "*J'envoie des gens partout.*" Je lui dis : "*Je sais bien, vous m'avez déjà volé deux chauffeurs pour m'en envoyer deux autres, ils sont partis pour les terres à habillage avec beaucoup de perspectives, ils vont faire fortune d'ailleurs...*". Il m'a dit : "*Oui, ça marche très bien, vous allez voir le rendement va augmenter,*"¹² *Ça donnera à l'État l'enthousiasme.*" Alors je dis : "*Mais vous les envoyez où ?*" Il me dit : "*Là-bas, au-delà de l'Oural.*" Je lui dis : "*Oui mais maintenant que vous semez du blé, vous semez des hommes parce qu'il n'y en a pas tellement enfin.*" Il m'a dit textuellement : "*Ce n'est pas bête ce que vous dites là.*". Ça vous montre la confiance à laquelle il était arrivé.

Ce sont des anecdotes mais qu'est-ce que vous voulez, la vie n'est pas faites que d'anecdotes, ce sont des choses qu'on note au passage parce qu'elles rendent l'existence vivante. Voilà ce que je pourrais vous dire, je pourrais vous en dire bien d'autres encore mais peut-être est-ce là, dans le détail l'essentiel, l'essentiel dans le détail plus exactement.

Depuis, j'y suis retourné une fois simplement, sur leur invitation en tant que Président du groupe parlementaire franco-soviétique et j'ai pu constater à peu près la même chose. À tout propos et hors de propos, elle est toujours la ligne directrice, l'économie qui d'ailleurs avance péniblement mais qui faisait partie sérieusement des préoccupations du général de Gaulle. Cela je m'en suis aperçu ensuite qu'en nous étions au gouvernement.

Vous m'avez parlé tout à l'heure de la vie à Moscou. La vie à Moscou comment la prendre ? S'il faut parler d'un point de départ et d'un point d'arrivée, pendant toute cette période, à la réflexion, les apparences de la vie ou la vie apparente a changé vis-à-vis des étrangers. Un exemple. Je me souviens au début de ma mission d'être allé voir la ville de¹³ dont je ne sais plus le nom actuel mais peu importe. Nous passions au milieu d'une population glacée, nous ne savions même pas où aller dîner ou déjeuner, personne ne nous aidait et nous nous sommes contentés d'admirer les belles églises. Quelque temps avant mon départ, presque quatre ans après, trois ans et demi après, je suis retourné à¹⁴. Tout le monde nous entourait, tous les gosses étaient là pour démonter nos automobiles, voir ce qui se passait à l'intérieur, ça crée une passion, les jeunes gens et les jeunes filles nous croisaient et je me souviens qu'à ce moment-là, près d'une des églises, une vieille femme est passée et à lancé un anathème pour se rendre compte de ce débordement d'intimité entre nous et la population. Un grand gaillard s'est approché avec ses camarades, les mains dans les poches, et il a dit : "*Hé la vieille, elle ne sait pas que tout est changé.*" C'est curieux et naturellement ça ne pouvait pas ne pas me frapper.

De même, par exemple, partout où nous allions, nous avions droit à un contact furtif, l'exposition agricole, l'opéra. "*L'exposition agricole, est-ce que ça vous intéresse cette question*

¹¹ Mots inaudibles

¹² Mot inaudible

¹³ Nom inaudible

¹⁴ Nom inaudible

du maïs ?", des petites conversations très courtes mais qui prouvait que j'avais droit à ces rapports mêmes minces.

À l'opéra c'était frappant, au début nous passions dans une entière froideur et les gens venaient nous demander : "*Êtes-vous contents de la représentation, avez-vous remarqué...*" Cette espèce de fierté qui s'exprime dans tout car il ne faut jamais l'oublier que ce peuple est fier de l'œuvre accomplie. Quand on dit qu'ils sont malheureux, bien sûr qu'ils sont malheureux mais ils ne le savent pas et il y avait toujours ce soutien, cet espèce de¹⁵ tout cela. Quand ils sont malheureux c'est qu'ils sont très cultivés et qu'ils ont des points de comparaison.

Il y avait tout cela et il y avait même un désir de faire plaisir. Je me souviens qu'un jour j'ai demandé l'autorisation pour ma femme, les enfants et de leur¹⁶ et leur père d'aller jusqu'à la Mer Noire. Je m'attendais à ce qu'on me la refuse mais pas du tout. Ils sont partis bravement dans deux voitures avec une escorte et on leur disait dans certaines traversées de l'Ukraine : "*Nous ne nous attarderons pas là parce qu'il y a des hooligans et il faut faire attention.*" Ils sont arrivés sans encombre. C'était une gentillesse Je n'ai pas voulu en profiter parce que j'aurais eu l'air de faire du tourisme mais là c'était normal.

Dans les rapports avec des gens de service, on sentait une certaine gaieté, satisfaction parce qu'au fond c'est un peuple qui adore la conversation, se rencontrer les uns les autres mais je vous ai dit que personnellement j'ai vu pas mal de choses autour de Moscou mais je ne vais pas revenir là-dessus. Ceci aussi a été grandissant mais surtout ils savaient très bien que je me promenais dans des régions où je n'aurais pas dû être mais ils ne m'en ont jamais fait la remarque, ça c'est évident.

Ils étaient d'ailleurs eux-mêmes, il faut dire les choses, sidérés par une espèce de solidarité qui existait dans le Corps Diplomatique, solidarité absolument sans faille, un état d'esprit remarquable, que je n'ai jamais vu nulle part, comme si nous étions au front, on se serrait les coudes, on s'entraidait et dans les drames tout le monde était présent. Quand l'ambassadeur d'Israël a été prié de rejoindre son pays, tout le Corps diplomatique était présent sur le quai de la gare, tout entier. Ils n'avaient pas prévu cela, ils ont été obligés non pas d'amener de la police mais de renforcer le service d'ordre. Il ne manquait personne car ils n'ont pas autre chose à faire que de nous compter, voilà un exemple, cela les impressionnait, eux aussi.

On pourrait multiplier les exemples mais j'en donne quelques-uns. La vie était de caractère inégal. C'est-à-dire que la vie des diplomates à Moscou, pour les chefs de poste n'en parlons pas parce que tout se passait toujours très bien, mais la vie pour les autres était parfois difficile. D'abord il y avait les enfants, si bien que je le répète, il y avait une solidarité qui s'exerçait là aussi. Nous avons créé, ne parlons pas d'école, mais une espèce de petit centre pour nos enfants. Les enfants Leroy, je le cite en premier parce qu'il avait je ne sais pas combien d'enfants mais un nombre considérable. La petite école que nous avons fondée et que nous appelions « La Petite école » mais qui n'était pas une école. Nous l'avons fondée dans l'ambassade, elle était appréciée à ce moment-là des Iraniens, des Afghans, etc. Elle représentait ce que représente le lycée Chateaubriand, en miniature, de Rome.

Il y avait aussi des éléments de solidarité jusque dans la vie spirituelle, et toujours l'aumônier du Corps diplomatique. Je citerai le père Bissonnette en particulier qui, comme tout aumônier, était d'origine sinon canadienne du moins parlant français et américain. Il était américain mais il

¹⁵ Mot inaudible

¹⁶ Mot inaudible

avait été élevé au Canada, il était bilingue, son prédécesseur était bilingue. Le culte était organisé régulièrement le dimanche non pas à Saint-Louis-des-Français qui avait été nationalisé par les Soviétiques mais dans un petit appartement qu'on appelait Saint-Louis¹⁷. Tout cela se passait fort bien, il y avait une grande fête religieuse tantôt dans une ambassade, tantôt dans une autre.

Je veux dire que la démonstration de libéralisme a un sens, j'ai voulu en faire constamment ils n'y voyaient pas d'objections. C'était d'ailleurs le sentiment qu'ils avaient de leur force et d'ailleurs aussi, à cette époque, cet espèce de parallèle avec la politique qu'ils suivaient eux-mêmes car rien n'était plus beau. Puis c'est vrai que les fêtes de Pâques et¹⁸ de Noël et d'autre part les séminaires étaient ré-ouverts. Dans nos calculs, juste en face de l'ambassade il y avait la petite église de Saint-Jean le Guerrier, et nous nous intéressions beaucoup à la célébration des fêtes mais surtout aux baptêmes. Il est évident qu'une bonne partie des enfants étaient baptisés et les choses n'étaient pas faites par l'homme de la génération présente, on envoyait toujours le grand-père ou la grand-mère en avant mais il y avait une vie spirituelle, restreinte cela va de soi, et en général cachée. Mais je me souviens même d'une caricature du crocodile représentant deux jeunes mariés sortant de l'église et l'un disant à l'autre : "*On ne le dira pas à ta mère mais on préviendra ta grand-mère.*" Donc quelque chose était reçue.

C'est cette fraternité qui permettait de surmonter les crises de cafard inévitable. Il faudrait évoquer aussi le rôle que la jeunesse, les enfants que nous emmenions avec nous ont rempli dans cette période. Je me souviens que quand je suis parti, je promenais avec moi mon dernier garçon qui était très jeune, qui aurait dû être¹⁹, pas du tout, je suis persuadé au contraire que ça les a peut-être gênés un peu dans leurs études mais les lycées par correspondance fonctionnaient pour eux, où chacun s'improvisait professeur quand il l'avait été ou qu'il ne l'avait pas été. L'atmosphère créée par les enfants non seulement à l'ambassade de France mais à l'ambassade des États-Unis ou ailleurs, était leur œuvre en grande partie.

D'ailleurs chose curieuse il n'y avait pas de contacts entre les hommes mais il y avait les contacts entre les enfants russes et français sur les champs de neige, en hiver surtout, ou sur la glace. Quand les autres enfants russes venaient arriver mon petit garçon, ils se précipitaient vers lui, ils l'entouraient et puis allez donc, tout se lançait.²⁰ La littérature mais c'était comme ça. Avez-vous d'autres questions à me poser sur le fond ?

M. Vaïsse : Je ne crois pas, on a vu grâce à ces plusieurs entretiens une ambassade à Moscou, est-ce qu'il ne serait pas opportun de passer maintenant à l'ambassade à Bonn ?

L. Joxe : Est-ce que je vous ai raconté ma première conversation avec Khrouchtchev dans une fête ? J'ai eu la chance d'aller à une fête au Kremlin. Parce qu'il y a eu aussi un renouveau des fêtes, un renouveau des arbres de Noël auxquels étaient invités les enfants, une espèce de volonté de se connaître, et ma première rencontre avec Khrouchtchev dans la grande salle du Kremlin. C'est le faste. Je notais les gens qui étaient là puis je vois tout d'un coup un homme petit qui arrive devant moi et je me dis : "*Qui est-ce ?*" Ça ne correspondait à aucune de mes fiches mentales et il me dit comme ça d'emblée : "*Je n'ai jamais vu d'ambassadeur occidental de très près.*" Et je lui réponds : "*Vous voyez, je suis comme les autres, il n'y a pas une grande différence.*"

¹⁷ Mot inaudible

¹⁸ Mot inaudible

¹⁹ Mot inaudible

²⁰ Phrase inaudible

- "Oui, oui, vous avez l'air bien souriant."

Je lui dis : "Oui, vous aussi d'ailleurs !"

- "Si nous engageons la conversation je suis sûr que vous allez me dire que nos rapports sont mauvais."

- "Vous me direz la même chose."

- "Oui, en effet !"

Alors il me sort tout d'un coup la phrase suivante : "Tout est fondé sur la méfiance chez nous. La belle-mère déteste d'autant plus sa belle-fille qu'elle même autrefois trompait son mari.", Alors tout d'un coup l'illumination intellectus, je me dis : "Le type qui passe pour savoir des proverbes à profusion, c'est Khrouchtchev." Et je lui dis : "M. le Premier Secrétaire du Parti vous venez de sortir votre premier proverbe, nous pourrions continuer." Il me dit : "Oui, je suis imbattable." Des journalistes étaient là, ils nous entouraient. "Et bien, nous allons voir, annonçons les proverbes." Un chapelet de proverbes, admirables d'ailleurs, tous remplis d'un bon sens total et, à un moment donné, il me dit : "Et bien en voilà assez, il faut que j'aie voir les autres." Je lui dis : "Que vous restiez un peu auprès de l'ambassadeur de France, ça me paraît tout à fait naturel." "Allez, au revoir !" Je lui dis : "Vous savez, je voudrais le gagner le concours des proverbes." "Dites-le !" Je lui dis : "C'est un proverbe occidental : Quand on veut souper avec le diable, il faut avoir une grande cuillère." Alors il me donne une grande claque dans le dos et il me dit : "Gagné, on se reverra." En effet, à chaque manifestation suivante qui²¹ Également, par exemple, bien qu'en plus près à abroger le pacte franco-soviétique, on en a célébré l'anniversaire du 40e anniversaire, le 40e je crois. Il y avait la cour et la ville, tous les grands du régime et Khrouchtchev naturellement, dans plusieurs circonstances je me suis rendu compte que ce qui était possible, alors n'aurait pas été possible deux ans avant. Il y a tout de même en effet un certain besoin d'expression. Voilà, j'ajoute cela en codicille. Nous pouvons passer à autre chose si vous voulez.

M. Vaïsse : L'ambassade à Bonn par exemple. Je sais que le séjour a été court mais dans quelles circonstances avez-vous été nommé à Bonn ? Est-ce qu'en 1955 les problèmes qui se posaient entre la France et l'Allemagne étaient assez importants pour justifier un changement d'ambassadeur, que ça correspondait à quelque chose d'autre ? Vous aviez eu déjà des relations avec le chancelier Adenauer ?

L. Joxe : À Moscou.

M. Vaïsse : Qu'elles ont été celles que vous avez entretenues à cette période-là ?

L. Joxe : Écoutez, je serais ravi parce que l'épreuve était d'envergure naturellement, c'était indécent mais je vais vous donner l'essentiel si vous voulez. Au bout d'un certain temps, à Moscou on reste en général quatre ans, j'y étais depuis trois ans et demi, M. Pinay qui était ministre des Affaires Étrangères ou Président du Conseil, je ne me souviens pas. M. Pinay... (coupure de l'enregistrement). À Aix-les-Bains, celui-ci m'a parlé du Secrétariat général du ministère des Affaires Étrangères en disant : "Je vous vois bien là." Puis ça ne s'est pas fait et il m'a dit : "Est-ce que vous voulez rester encore quelque temps à Moscou ?". Je dis : "Écoutez, j'ai quatre enfants, je voudrais les voir un peu de plus près, j'ai un peu la bride sur le cou, j'aimerais bien me rapprocher."

Alors on pensait à Bonn parce que François Poncet quittait Bonn. Ça a un peu vexé les Soviétiques de me voir passer de Moscou à Bonn, c'était une comédie qu'ils devaient jouer mais

²¹ Phrase inaudible

en fait, moi ça m'intéressait parce que c'était la même²². François Poncet m'a fait mon lit, il a été absolument merveilleux. À Bonn, j'ai eu à traiter de différentes affaires comme la direction de la Moselle. Là aussi je me souviens Adenauer me convoquant un matin d'urgence, il voulait me parler de tout. Le rendez-vous est pris, je passe sur le détail des négociations de la Moselle car la direction de la Moselle on peut en parler pendant un quart d'heure mais j'ai reçu un coup de téléphone de Brentano qui était ministre des Affaires Étrangères et qui me dit : "*Écoutez, je sais que le chancelier veut vous voir, je serai là bien entendu mais j'aimerais bien que vous n'abordiez pas la question de la Moselle, n'en parlez pas vous me rendrez service.*" Je dis : "*L'ambassadeur de tous les pays c'est vous.*" Et il me dit : "*Bien entendu !*" Là-dessus, j'arrive chez le chancelier, on parle de tout mais le tout ne mérite pas d'être rapporté et puis sur le pas de la porte, devant un Brentano parfaitement détendu, il dit : "*Nous n'avons pas parlé de la Moselle.*" Et Brentano perd un instant la tête et dit : "*Mais vous m'avez dit que*" "*Qu'est-ce qu'on avait dit ?*" dit le chancelier. Était-ce un²³ pour s'amuser entre eux ? Toujours est-il que c'était une bonne manière à mon égard car il me dit : "*Nous sommes entièrement d'accord avec votre gouvernement. Vous pouvez continuer l'action.*" Dans la vie diplomatique, c'est là qu'on se sent mieux. De même qu'à la conversation à Moscou avant la réunion au sommet.

De mon séjour à Bonn je garde surtout en mémoire la collaboration directe avec Brentano, Adenauer avant tout, et avec le personnel en général, surtout le souvenir de parler à des Allemands (*phrase inachevée*). Le Président de la République avait un vieux²⁴, un homme excellent qui était d'origine sarroise. Je me souviens que ma femme et moi nous étions allés à un concert dans la cathédrale de Cologne (*enregistrement interrompu*). Les Russes nous attendaient et nous emmenèrent dans une²⁵ passer la fin de la soirée. C'était tout à fait la résurrection du Parlement de Francfort et, vraiment, cette espèce de simplicité, de gentillesse, de bon aloi nous changeait beaucoup du protocole rigide de Moscou. Quant à la collaboration qu'on pouvait avoir à ce moment-là, ça devenait²⁶ par conséquent (*phrase inachevée*). J'ai retrouvé ensuite le chancelier Adenauer, à plusieurs reprises et en particulier, au fameux tête à tête du déjeuner de Colombey et puis ensuite dans ses voyages en France parce que j'étais quelquefois délégué à me promener avec ces Messieurs. J'ai fait le voyage avec Khrouchtchev, j'ai fait le voyage avec le chancelier Adenauer pour qui j'avais conçu une admiration profonde, la rectitude de sa pensée, sa probité. C'est un grand homme d'État car tout l'art consiste à faire quelque chose avec rien, et il n'était parti de rien. Je veux dire du point de vue de ce qu'était l'Allemagne mais je ne vois pas grand-chose à vous raconter sur ma mission ou plutôt sur les prolongations de ma mission. Mais si vous avez des questions à me poser, je suis prêt à vous répondre.

M. Vaïsse : En ce qui concerne les problèmes franco-allemands en 1955, il n'y a pas malheureusement sur la notice, même celle du ministère, la date exacte à laquelle vous êtes arrivé à Bonn.

L. Joxe : À Bonn, je suis arrivé le 15 juillet. Attendez, je me trompe, je suis parti de Moscou le 23 ou 24 décembre, j'ai passé Noël à Paris et puis je suis reparti pour Bonn fin décembre début janvier, je ne me souviens pas exactement.

M. Vaïsse : Et donc vous avez été de nouveau Secrétaire général du ministère ?

²² Mot inaudible

²³ Mot inaudible

²⁴ Mot inaudible

²⁵ Mot inaudible

²⁶ Mot inaudible

L. Joxe : J'ai été nommé Secrétaire général du ministère et je suis parti de Bonn le 14 juillet de l'année suivante.

M. Vaïsse : C'est-à-dire que vous êtes resté six mois.

L. Joxe : Mes souvenirs ne pèsent pas lourds, ils n'ont pas un grand intérêt pour les générations à venir, sur ce point.

M. Vaïsse : Mais par exemple le problème sarrois, est-ce que cela créait une certaine tension envers les relations franco-allemandes ?

L. Joxe : Non, pas de mon temps, je ne pense pas, j'en aurais le souvenir. Il y avait une série de problèmes techniques ardues, lourds mais ça c'est le métier, c'était les affaires, comme on dit, pas courantes mais qui couraient.

M. Vaïsse : Maintenant si l'on prend la période que vous avez connue qui est évidemment très courte et la période que vous avez connue également qui est celle du retour au pouvoir du général de Gaulle, en ce qui concerne les relations franco-allemandes est-ce que vous pourriez faire un parallèle entre ce qu'elles étaient en 1956 et ce qu'elles sont devenues du temps du général de Gaulle ? Est-ce qu'au fond le général de Gaulle a accentué une espèce d'axe, comme disent les journalistes, Paris-Bonn qui préexistait ou est-ce que son action a été plus déterminante encore ?

L. Joxe : Si on remonte à la première histoire, l'évolution du général de Gaulle quant à l'Allemagne nécessiterait une étude complète. Il est très certain qu'il est parti d'une conception que j'appellerais clémenciste, enfin de la ligne de Clémenceau pour aboutir à une entente avec l'Allemagne qui n'aurait pas été concevable en 1946 ou en 1945. L'évolution du général de Gaulle dans les faits si on commence par le commencement, c'est la rive gauche du Rhin, personne ne veut accorder la rive gauche du Rhin à la France, n'en parlons pas ; la seconde étape c'est tout de même l'Allemagne complètement démantelée. Il faut passer ensuite à l'entrée de l'Allemagne dans le jeu international en tant que tel pour se faire reconnaître, enfin au fur et à mesure qu'elle prend forme, c'est-à-dire qu'elle prend forme avec les deux Allemagne, elle prend forme avec la constitution du premier gouvernement de Bonn. Il y a ensuite les visites présidentielles et les rencontres diverses, et le chancelier à Paris.

Ce qui est intéressant dans ce que vous me faites évoquer, c'est le langage du Général, le vocabulaire du Général. Je me souviens en fait et là voyez bien, le Général avait l'habitude de simplifier sa pensée, ce n'est pas parce qu'on sent une formule abrupte du Général qu'elle était forcément abrupte et ce n'est pas non plus de bon jeu que d'attacher importance²⁷ à la forme parce que devant un intime le général de Gaulle allait à sa pensée. Je me souviens très bien, il m'a dit un soir : "*L'Allemagne, capitale Paris.*" Ce qui voulait dire dans cette première période : "*L'Allemagne, capitale Paris.*" Si je publiais ça, on²⁸ partout mais ça voulait dire : "*Le sort de l'Allemagne dépend de nous.*" Ce qui est à la fois sortir de l'idée des revendications territoriales et passer à l'idée d'une domination à exercer sur le plan politique. Alors peu à peu, il s'ouvre comme vous le savez et les choses deviennent ce qu'elles sont.

M. Vaïsse : M. le ministre, une simple précision, la phrase "*L'Allemagne, capitale Paris.*", cela date de quelle période ?

²⁷ Mot inaudible

²⁸ Mot inaudible

L. Joxe : C'est justement ce que je recherche.

M. Vaïsse : Est-ce que c'est après le retour au pouvoir du général de Gaulle au cours de l'année 1958 ou 1959 ou est-ce que c'est avant ?

L. Joxe : Nous allons réserver ça et nous reprendrons parce que c'est tout de même intéressant, là je suis piégé, je ne sais plus, il y a une perte de perspectives.

M. Vaïsse : La question que je vous posais, ne tendait pas déjà à aborder la période du général de Gaulle mais à faire un parallèle entre ce que vous avez connu dans les relations franco-allemandes sous la IV^{ème} République, par exemple, et les relations franco-allemandes telles qu'elles sont devenues au cours de la V^{ème} République. Est-ce qu'il y a un changement de degré, de nature ?

L. Joxe : Les deux, il est certain que nous ne savons pas où situer le mot du général de Gaulle et aussi quand se situait la première venue du chancelier à Paris. Mais entre la première venue du chancelier à Paris et le déjeuner de Colombey, il y a un monde, on n'imagine pas. Le Général est sorti de lui-même, c'est un homme de guerre, c'est aussi un homme d'État. À mon avis les premiers pas dans la politique internationale du général de Gaulle sont ceux-là et il raisonne comme Clémenceau, on ne va pas revenir là-dessus mais²⁹, puis on verra ensuite. Alors vous comprenez que Colombey c'est une chose inoubliable et, d'ailleurs, ça n'était possible que par l'un et par l'autre. C'est parce que le vieil homme qui était là avait souffert du nazisme, c'est parce qu'il a été constant dans cette souffrance et dans cette condition, c'est de là que tout a été possible, c'était deux amis qui se rencontraient, il y avait peu de monde,

M. Vaïsse : Vous y étiez ?

L. Joxe : Oui, je ne sais pas pourquoi j'y étais d'ailleurs... si j'étais Secrétaire général du Quai d'Orsay mais c'était un petit peu aussi un geste d'amitié, il aurait pu se passer du SG³⁰ du Quai d'Orsay et ça, c'était extraordinaire.

M. Vaïsse : Si vous voulez avant d'aborder cette période, on pourrait reprendre au moment où vous quittez l'ambassade de Bonn pour venir justement à Paris comme SG et de ce point de vue-là, il y a peut-être tout de même quelques questions intéressantes auxquelles vous pouvez apporter une réponse. Dans quelle mesure le SG du Quai d'Orsay, à cette période-là, avait la possibilité d'infléchir ou de nuancer la politique étrangère de la France ? Ça c'est une première question. Une seconde question est par rapport aux différents ministres des Affaires Étrangères que vous avez connus à cette période et puis la troisième mais ces questions ne sont pas du tout limitatives, et peut-être voyez-vous autre chose à indiquer, c'est par rapport aux relations avec les États-Unis. On a beaucoup parlé en ce qui concerne la fin de la IV^{ème} République de la pression des États-Unis sur la politique étrangère de la France. Est-ce qu'en tant que SG du Quai d'Orsay, vous avez été au courant de ces pressions et comment est-ce que le Quai d'Orsay a pu y réagir ? Et, peut-être enfin quelque chose de directement lié, on parle beaucoup de la distinction entre politique étrangère et politique extérieure, puis des problèmes de la décolonisation précisément à cette période-là, dans quelle mesure les problèmes de décolonisation influençaient-ils les problèmes du Quai d'Orsay et la façon dont le Quai d'Orsay essayait de résoudre la politique étrangère de la France ?

²⁹ Mot inaudible

³⁰ Secrétaire général

L. Joxe : Vaste sujet, j'entre au Secrétariat général du ministère des Affaires Étrangères, vous vous souvenez que le SG avait été Chauvel, je ne remonte pas au début, ensuite Parodi, après Parodi il y a³¹ et puis moi. Je suis rentré par Guy Mollet et Pineau. Pineau était le beau-fils de Giraudoux, il me connaissait un peu de loin et, comment dirais-je, j'arrive là et je tombe dans un guêpier. Je ne suis pas le seul en ce sens qu'on ne nous avait pas prévenus, le Quai d'Orsay n'avait pas été prévenu des préparatifs concernant l'Égypte. Cela rejoint la question que vous posiez tout à l'heure : jusqu'à quel point les affaires de l'Algérie ont-elles interféré avec les affaires étrangères dans leur ensemble ? Cela m'a laissé un très mauvais souvenir. Pour moi, je grossis mon équipe, je prends³², je reprends d'anciens collaborateurs, je fais venir³³ de Bonn et nous nous organisons.

Mais notre stupeur est grande lorsque nous apprenons ce qui se préparait et avait été préparé uniquement par le Président du Conseil et par le ministère de la Guerre (ou de la Défense Nationale). Je dois dire que c'est la plus rude épreuve que j'ai connue. J'ai été mis au courant au bout d'un certain temps, je suis arrivé quelques jours avant cette affaire et j'ai été mis au courant par un des collaborateurs de Monoury qui s'appelait Abel Thomas. Il me dit ceci, et patati et patata, et m'explique tout ce qui va se passer. Puis l'amiral Barjot³⁴ vient me voir, nous étions liés parce qu'il avait participé au débarquement avec les Américains en Afrique du Nord. Il m'explique que ceci, que cela... j'avoue que j'en suis resté très éberlué, je me suis demandé ce que je devais faire.

C'était l'indignation dans le ministère, à juste titre, et c'était de la folie. S'il y a eu dans l'aspect de la politique française, premièrement la folie dont je parle, un échec retentissant et une pression américaine, nous en avons vu l'exemple. Et ensuite, malgré tout, une espèce de fossé pendant quelque temps entre la France et l'Angleterre puisque Eisenhower était responsable de la disparition d'Eden qui était un ami comme on ne pouvait pas en trouver d'autres. Si l'amitié a existé dans les relations diplomatiques, et bien Eden en est mort, n'exagérons pas mais il a disparu de la scène politique.

J'ai encore le souvenir d'un déjeuner au Quai d'Orsay où se trouve Guy Mollet. Je me souviens qu'Eden était en visite à ce moment-là, pendant le déjeuner je suis appelé par Eden qui me dit : "*Louis, nous nous retirons, c'est le commencement de la débâcle.*" Adenauer ne bougeait pas mais il se rendait bien compte que la tragédie se passait puisque j'ai été obligé de demander au ministre des Affaires Étrangères d'aller au téléphone lui-même, c'était une affaire évidemment inconcevable. Pour mes premières armes dans cette maison, j'ai senti tout de même une sorte de crispation, bien entendu, mais de solidarité totale car personne ne trahissait, personne ne donnait des coups sous la table, personne ne disait non mais tout le monde était terriblement offusqué, et c'est là que j'ai compris ma tâche de SG. C'est dans l'épreuve que j'ai compris la tâche de SG, l'épreuve morale plus encore qu'autre chose et aussi comment une maison comme celle-ci pouvait être vulnérable si elle n'avait pas la totalité de l'information, et là je dis bien la totalité de l'information. J'en ai compris encore davantage chemin faisant. Mais si le Quai d'Orsay n'a pas la certitude d'être bien informé, dûment informé, constamment informé, loyalement informé, sur le plan non pas seulement politique mais économique, ça a une importance magistrale. Sur le plan même culturel, s'il n'y a pas eu un coordinateur de tout cela, ou sans même, un homme qui soit au courant de tout cela, qui puisse apporter le témoignage rapidement. Et bien, je ne donne pas cher du Quai d'Orsay et, d'une façon générale la structure

³¹ Nom inaudible

³² Nom inaudible

³³ Nom inaudible

³⁴ Pierre Emile Marie Barjot (13 octobre 1899 - 1er février 1960) est un officier de marine français.

du Quai d'Orsay que j'ai connue, c'est-à-dire un ministre, des secrétaires d'État, c'est l'effectif, un SG... c'était une tradition, des directions générales et bien armées, pas seulement le politique mais l'économique. Il y avait à ce moment-là trois directions générales : le politique, l'économique, le culturel. Si ces trois directions ne sont pas puissamment armées et n'ont pas des hommes de grande expérience, pas seulement de grande expérience mais de grandes connaissances et de grande intelligence (je vais vous dire des noms ça ne me gêne pas du tout) : la direction économique sous Olivier Wormser³⁵ (de mon temps c'était Olivier Wormser). C'était des royaumes admirables et des hommes de premier ordre qui s'étaient spécialisés et connaissaient leurs affaires.

Personnellement, je les réunissais tous les jours, c'était peut-être un peu exagéré, il y avait des exceptions. La réunion, vous savez, vous fait gagner du temps et vraiment, elle renseignait et enseignait les uns et les autres. Je me souviens par exemple des petits topos que nous faisait Olivier Wormser ; nous venions une journée entière et j'étais au courant.

Il y a eu toujours ici une querelle du SG, un problème pas une querelle, la querelle est ailleurs. Le SG est d'abord la continuité et il doit l'être vis-à-vis des pouvoirs publics, c'est sa première mission. Il doit avoir sa pensée propre mais il se doit de vivre le présent, aussi le passé et l'avenir. Il est le premier serviteur du pouvoir exécutif et le premier inspirateur en matière de politique étrangère, ou plutôt³⁶ le cas échéant car j'ai connu ce cas du pouvoir législatif, du Parlement, non pas qu'il vient se mêler au Parlement mais s'il est envoyé comme l'a fait³⁷. Voilà sa première position, il assure la continuité et comme tel il doit la connaître ; il doit³⁸ et il est aussi la sentinelle qui ne dort jamais. Je veux dire que la terre est ronde, qu'il se passe toujours quelque chose ou il peut se passer toujours quelque chose, le ministre doit pouvoir circuler. C'est une conception que j'ai du ministre en général. Le Ministre doit faire voyager mais il ne doit pas trop voyager, pas seulement le ministre des Affaires Étrangères mais tous les ministres. En tout cas s'il y a un drame quelque part, on ne va pas réveiller le ministre, il y a souvent des drames aux antipodes ou simplement dans le pays, il doit être le premier averti et il voit ensuite ce qu'il a à faire.

Il est aussi le confesseur, les rapports entre le ministre et les gens de la maison éparpillés dans le monde, peuvent être ceux dans le monde du ministre ou de ses collaborateurs. Mais il ne les a pas toujours sous la main et a d'autres chats à fouetter, et donc le SG doit être celui qui par excellence maintient le moral, ou un contact avec les gens qui se trouvent partout dans le monde et savent quand ils passent à Paris, ou pas. Il est certain qu'il s'est promis l'obligation de ne rien oublier ; et les autres connaissant le monde ont envie de connaître la France parce qu'on ne peut pas tout le temps envoyer des télégrammes dans les postes pour savoir ce qui se passe sur le plan intérieur ou sur le plan de la grande politique. Comme on voudra, il doit donc être prêt à pouvoir la commenter, à pouvoir non pas la critiquer mais la situer, voilà ces trois missions qui me paraissent importantes. Quand je suis entré dans la maison comme SG, je pensais y rester le

³⁵ Olivier Wormser (29 mai 1913, Jouy-en-Josas - 19 avril 1985, Paris) est un diplomate et haut fonctionnaire français. Le 17 août 1944, il fait partie de la première liste de quatorze anciens de la France libre intégrés sans concours dans l'administration des Affaires étrangères, avec Christian Fouchet, futur ministre de De Gaulle et de Pompidou, et Etienne Manac'h, futur ambassadeur en Chine. De 1954 à 1966, il est directeur des Affaires économiques et financières où il participe notamment à la négociation du traité de Rome pour la création de la Communauté Économique Européenne (CEE).

³⁶ Mot inaudible

³⁷ Nom inaudible

³⁸ Mot inaudible

plus longtemps possible et, malheureusement, je ne suis pas resté très longtemps, pour moi. Mais je crois qu'il est irremplaçable.

Il y a eu des exemples illustres, on parle toujours de Philippe Berthelot³⁹. Philippe Berthelot avait un avantage extrême pour répondre à une définition que je donnais tout à l'heure et il connaissait tout le monde, mais peut-être exagérait-il dans le maniement de son pouvoir. Il ne faut pas non plus créer une espèce d'antithèse entre le ministre et le SG. C'est une question très simple à régler : le ministre gouverne et le SG sert l'État avant tout.

C'était autrefois, il n'y a pas si longtemps puisque je l'ai connue, tradition que dans le cas d'une crise ministérielle le Président de la République convoquait tous les jours le directeur du Budget et le SG des Affaires Étrangères. M. Coty l'a encore fait avec moi et il disait : "*C'est grave, vous pouvez me croire.*" Voilà ce que j'ai ressenti et s'il s'agit de la maison, la maison c'est d'abord mon bâtiment mais c'est aussi les hommes qui habitent ce bâtiment. Je dois dire que j'ai toujours trouvé plus que partout ailleurs, je crois, un sentiment du Service Public. Ne parlons pas de l'élément militaire qui est né pour cela. J'ai toujours été frappé de la conception que le public se faisait du ministère des Affaires Étrangères, la conception qu'il s'en faisait datait de cinquante ans, cent ans. Le ministère des Affaires Étrangères était composé de gens qui connaissent leur métier mais qui ont justement cette qualité de servir, et s'il y a des petites histoires au ministère des Affaires Étrangères, il appartient au SG de les régler au mieux, que ça ne fasse pas de patati-patata car il y a bien un directeur des Affaires administratives. Malgré tout, bien entendu, il faut qu'on prépare les choses, qu'on les organise, qu'on connaisse l'un, l'autre et le troisième mais le Bureau du SG est évidemment difficile parce qu'à priori on pourrait préciser qu'il gêne le ministre ou qu'il gêne la maison mais ça n'empêche que son rôle était comme je l'ai défini.

M. Vaïsse : Vous avez parlé du Président Coty, quel rôle avait-il en politique extérieure ?

L. Joxe : C'est très difficile à dire, la stature du général de Gaulle nous gêne pour comprendre parce que le général de Gaulle était passionné par la politique extérieure. Il regardait tourner le monde mais il intervenait, il donnait ses instructions, et pas seulement ses instructions, il vérifiait, il intervenait très directement.

Le Président Coty était très respectueux des anciennes règles certainement mais il n'aurait jamais fait quelque chose, un geste, sans prévenir le ministère des Affaires Étrangères et il considérait le ministère des Affaires Étrangères en tant que tel avec beaucoup de respect. C'est d'ailleurs vrai des autres, du Président de l'Assemblée puisqu'il s'intéressait énormément à la politique étrangère et qu'il avait une tendance peut-être à intervenir mais il le faisait avec cette déférence qu'il devait à l'institution. Les autres, je ne les ai pas connus.

M. Vaïsse : Ne voulez-vous pas en parler des interférences entre la politique étrangère de la France et les problèmes de décolonisation ? Vous avez évoqué tout à l'heure le cas de l'affaire de Suez mais en ce qui concerne le problème algérien, en particulier, et éventuellement la question des pressions américaines, est-ce que vous pouvez dire quelque chose ?

L. Joxe : Les pressions américaines, la position américaine ?

³⁹ Philippe Joseph Louis Berthelot, né à Sèvres le 9 octobre 1866 et mort à Paris le 22 novembre 1934, est un diplomate français.

M. Vaïsse: Oui, si vous voulez.

L. Joxe : Ah oui, elle était éclatante à l'ONU ! Je n'ai pas rencontré, il est vrai que je ne me suis occupé de l'Algérie que dans les derniers temps, enfin les derniers mois, je n'ai pas rencontré à proprement parler de pression américaine ou alors c'est ailleurs. En tant que SG, je n'ai jamais senti autre chose qu'une conception morale opposée à une autre conception.

⁴⁰ avec qui j'ai vécu à Moscou après⁴¹ et qui était mon ami, nous étions très lié quand il était ambassadeur à Paris, il a eu quelques interventions à faire, c'est entendu, mais je n'ai jamais senti à proprement parler de pression.

M. Vaïsse : Je faisais allusion par exemple à l'affaire des bons offices à la suite de l'affaire de⁴² ?

L. Joxe : Ah oui ! Qui était une erreur d'ailleurs, l'affaire des bons offices, ça a tourné à rien, oui mais ça c'est vous qui l'avez commandée, c'est sous le Gouvernement de Félix Gaillard. Cela serait un chapitre à part, il n'en est resté aucune trace, je l'ai vécu de près avec des amis d'ailleurs car l'Américain comme l'Anglais étaient des amis, mais ça n'a pas (*phrase inachevée*). Cela avait plutôt mauvais genre du point de vue de la politique générale et mauvaise presse du point de vue du Parlement mais c'est une erreur. On s'en est tiré ! Mais ça n'a pas été sans avoir des conséquences sur ce que vous savez, c'est-à-dire la naissance de la IV^e République.

M. Vaïsse : Comment de votre point de vue de SG du Quai d'Orsay avez-vous ressenti le passage entre la fin de la IV^e République, le retour au pouvoir du général de Gaulle et, de façon plus précise, comment la politique étrangère de la France était-elle influencée par l'instabilité ministérielle, l'instabilité gouvernementale et quel était votre rôle à ce moment-là en tant que SG du Quai d'Orsay ?

L. Joxe : L'instabilité, vous voulez dire cette succession de gouvernements composites ? À vrai dire la question que vous me posez, elle est considérable, elle s'est posée dans les faits. Vous savez, ce que vous venez de soulever là c'est l'ensemble des institutions et nous en avons pour trois bonnes heures. C'est l'ensemble des institutions et vous posez la question d'une façon fort juste parce qu'en réalité à défaut de bonnes institutions, nous avons une bonne Administration. Ce n'est pas pour faire de la littérature que je vous dis ça mais c'était très frappant.

D'abord dans le comportement même des institutions par rapport les unes aux autres dans leurs rapports, bon, il n'y avait pas de constitution purement pure, etc. Les lois constitutionnelles de 1875⁴³, autant dire qu'elles étaient pratiquement inexistantes, les principes juridiques, les grands

⁴⁰ Nom inaudible

⁴¹ Nom inaudible

⁴² Nom inaudible

⁴³ Les lois constitutionnelles de 1875 sont les trois lois de nature constitutionnelle votées en France par l'Assemblée nationale entre février et juillet 1875 qui instaurent définitivement la Troisième République (auparavant, elle n'avait été qu'ébauchée par des lois qui répondaient à des problèmes ponctuels, comme la loi Rivet, ou encore la loi du 20 novembre 1873). Au total, trois lois constitutionnelles viennent organiser le régime républicain : la loi du 24 février 1875 sur l'organisation du Sénat, la loi du 25 février 1875 sur l'organisation des pouvoirs publics, la loi du 16 juillet 1875 sur les rapports entre les pouvoirs publics. Ces trois lois seront légèrement modifiées par la suite. C'est la première et la dernière fois qu'un régime républicain, en France, n'est pas organisé par une véritable constitution, bien que l'on ait l'habitude de les appeler, par simplification, « Constitution de 1875 ». Elles n'ont été juridiquement abrogées que lors de la promulgation de la Constitution du 27 octobre 1946.

principes ne jouaient presque plus de rôle dans la vie nationale et internationale que les institutions à la conduite des affaires mais ce que vous me demandez là, c'est un livre entier, vous n'êtes pas sans vous en douter. Je ne sais pas comment vous répondre comme ça en quelques minutes.

M. Vaisse : Est-ce que vous avez pressenti vous-même au cours des premiers mois de 1958 le retour au pouvoir du général de Gaulle et ce que cela comportait en ce qui concerne la politique étrangère, je veux dire par là est-ce que vous avez senti cette lente dégradation au cours de l'année 1957 et au début de l'année 1958 ? Et comment s'est passé le passage, comment s'est passé cette période de mai, juin 1958 du point de vue du SG du Quai d'Orsay ?

L. Joxe : Par des conversations constantes, discrètes, entre des hommes qui avaient confiance les uns dans les autres et qui n'étaient pas au Gouvernement. La rencontre constante avec⁴⁴, le chef d'État-Major général, était pour moi l'essentiel. Les liens personnels et institutionnels que j'avais avec le Secrétaire général du Gouvernement que j'avais créés et qu'il y avait, c'est un hommage qu'il faut rendre à l'Administration en tant que telle, non pas aux ronds de cuir mais à l'Administration. Je ne dis pas que les hommes qui ont été au Gouvernement à ce moment-là fussent sans valeur, ce n'est pas ça la question mais c'était une question presque de générations.

Ceux qui avaient été à l'épreuve pendant la guerre au service d'un État qui n'existait pas, d'un mythe que nous servions, étaient plus solides que ceux qui arrivaient à ce moment-là aux affaires pour ne pas dire au pouvoir des affaires, à l'ensemble des affaires. Il est vrai que ce sont des amitiés comme celles dont je vous parle, vous me direz : "*Ce n'est pas nouveau, naturellement, Philippe Berthelot connaissait tout le monde et*⁴⁵ *connaissait tout le monde.*" Oui ce n'est pas nouveau mais il fallait que ce soit organisé, il fallait que les gens⁴⁶ eux-mêmes. Mais je ne peux pas vous donner d'exemple concret parce que c'est sorti de ma mémoire. Il me semblait cependant que les institutions n'étaient pas à la hauteur des problèmes et qu'au fond, pour moi, il y avait la nécessité de renforcer ou de créer des institutions.

Tout ce que je dis est très abstrait. En deux mots, quand le général de Gaulle a quitté le pouvoir en 1946, il pensait ne pas rester longtemps absent, sans ostentation, il ne se rendait pas compte que la mécanique était faite pour secréter tout ce qu'il fallait pour le remplacer, de ça, de là, avec les partis renaissants ou se reconstituants, et je me suis souvent posé le problème, je me suis dit : "*A-t-il raison de rester à Colombey ou a-t-il tort ?*" Et finalement, je me suis dit qu'il fallait qu'il reste à Colombey car dans ce monde du peuple français, enfin tout ça c'était... d'ailleurs plus tard quand j'ai dit au Général : "*Je vais vous expliquer pourquoi je ne suis pas entré dans le rassemblement.*" Il m'a dit : "*Je vous en dispense complètement.*" Ce qui était un signe de grand libéralisme ou plutôt de⁴⁷. Mais il aurait moins rongé son frein et il aurait peut-être moins été chagrin s'il avait pensé à des constructions, à des possibilités de constructions tout en restant dans l'exil qu'il s'était lui-même assigné.

En conclusion, on peut dire que ce problème des institutions qui était déjà à l'ordre du jour avant la guerre, que Tardieu dans un livre très remarquable a fait apparaître, que Léon Blum a

⁴⁴ Nom inaudible

⁴⁵ Nom inaudible

⁴⁶ Mot inaudible

⁴⁷ Mot inaudible

traité tous les jours dans *Le Populaire*⁴⁸, que nous cherchions même alors que nous étions jeunes et sans responsabilité, Brossolette, Bidault, mes amis et moi, instinctivement à étudier. Je dis Brossolette parce que nous étions des camarades d'agrégation et que nous étions faits pour rester fort liés, et des gens autres comme Jean Moulin. Ce problème était un problème qui n'était pas un problème politique, c'était un problème qui consistait à savoir comment dans tous les ordres on pouvait mettre d'accord les Français sur quelques problèmes essentiels, ou sur quelques affaires essentielles. Je vous surprendrais si je vous disais que j'ai vu⁴⁹, le directeur de *L'Aube*⁵⁰ chez⁵¹ le directeur politique, ils se réunissaient. Les gens viennent parler et nous cherchions tous ensemble ce que l'on pouvait faire dans cet esprit et dans ces domaines.

Il était inévitable que ce qui avait provoqué la fin de la III^e République, provoqua la chute de la république suivante. La solution pouvait être envisagée sous plusieurs aspects, le général de Gaulle l'envisageait sous la forme d'un exécutif fort, à côté d'un exécutif fort il peut y avoir un législatif fort et, d'ailleurs, l'institution même du Parlement et les droits du Parlement n'ont jamais été contestés. Je ne l'ai jamais mis en doute, c'est la discipline de travail, la discipline de recherche et la discipline de vie qui est essentielle. S'il y a quelque part une morale, elle est là, alors jointe à la science politique, elle est là.

Je parle de façon très générale, je le fais exprès parce que si nous entrons dans le détail, nous n'en sortirons jamais. Mais c'est tout de même assez frappant que la seule solution qu'on ait trouvé c'est de renforcer l'exécutif, ce n'est pas suffisant. Ce n'est pas le dernier mot qui est à la tête de l'État, de la nation aussi. Un homme qui soit justement agréé par la Nation toute entière, c'est très important bien entendu et cet homme, à ce moment, doit être armé, entouré, servi de façon à bien comprendre ses responsabilités mais il en est de même dans des assemblées. On est arrivé quelquefois à des choses tout à fait curieuses.

Précédemment, entièrement sous le régime de la Loi de 1975, avant le Parlement travaillait mieux que l'exécutif et puis on est arrivé au sens inverse à certains autres moments. Je ne voudrais pas me perdre en route mais le problème est un problème de méthode à revoir entièrement et je ne voudrais pas faire trop d'incursions dans la situation actuelle qui n'est pas une situation de régime. Je veux dire que ce n'est pas une question de régime, c'est une question de méthode.

L'émiettement du travail et la déperdition de l'énergie est considérable. Je dirais simplement ce problème qui doit nous préoccuper, qui pourrait nous préoccuper actuellement, doit nous avoir préoccupé en général depuis longtemps. En effet, il y a maintenant tout de même plus de possibilités de stabilité mais ce sont les corps intermédiaires qui ne marchent pas. Le deuxième problème, je ne peux pas le résoudre à moi tout seul.⁵² ou plutôt par mes rapports avec la personne du général de Gaulle. Le Général de Gaulle n'avait jamais questionné un serviteur de l'État, un fonctionnaire, dans l'exercice de ses fonctions. Il ne m'a jamais questionné sur les affaires russes quand j'étais ambassadeur à Moscou, jamais questionné, je répète, sur mes responsabilités.

⁴⁸ Le Populaire est un journal socialiste français. Le 1er mai 1916, Le Populaire, journal revue hebdomadaire de propagande socialiste et internationaliste est fondé par des socialistes minoritaires (hostiles à la guerre) grâce au soutien de la fédération de la Haute-Vienne, propriétaire depuis 1905 du quotidien Le Populaire du Centre.

⁴⁹ Nom inaudible

⁵⁰ L'Aube est un journal français d'inspiration chrétienne et démocrate qui parut de 1932 à 1951.

⁵¹ Nom inaudible

⁵² Enregistrement coupé

Par contre il avait cette notion de la continuité. Quand il quitte le Pouvoir en 1946, il me dit : *"On va créer le poste, pas pour vous mais pour le poste, la mission pour la mission. Par conséquent vous devez rester au moins quelque temps, après vous ferez ce que vous voudrez."* Vous comprenez je n'étais pas sans être lié avec un certain nombre de gens que j'avais connu autrefois. Quand il est question de faire appel au général de Gaulle, il ne peut pas être question pour moi de quitter le Quai d'Orsay où je suis SG. Je me souviens toujours que la première fois qu'il m'a reçu quand il est arrivé à Paris, je le voyais souvent mais de temps en temps et à Colombey aussi mais jamais quand j'avais une charge, ou en tout cas on n'en parlait pas, et quand il est revenu à Paris, il a invité ⁵³ à venir le voir successivement. Je suis resté une heure avec lui et il m'a parlé de tout, absolument de tout, de tout venant de lui pas de moi, de toutes les affaires en cours et il y en avait. Pas de l'Algérie, pas un mot, ça m'a frappé d'ailleurs et en sortant je me suis dit : *"Tiens, il n'a pas parlé de cette question qui est au cœur ⁵⁴."* Et il m'a dit sur le pas de la porte : *"Voyons-nous souvent. Quand on commencera, on commencera à se voir plus souvent."* Mais c'est assez remarquable parce que c'est une distribution réelle des rôles et il y a une différence entre la notion de service et la notion d'amitié ou de relations. C'est lui qui plus tard m'a fait rentrer au gouvernement.

Mais j'ai toujours trouvé cela très intéressant parce que finalement c'est bien ainsi qu'il faut comprendre les choses, ça ne résout pas les problèmes que nous avons évoqués mais il y a tout de même cette nécessité absolue de ne pas confondre les affaires de l'État avec les relations personnelles. Remarquez bien que les relations personnelles ça consistait quand ⁵⁵ vous interrogeait à dire exactement ce que vous pensiez, ni plus, ni moins. Mais c'était des relations personnelles et ça, je pense qu'il faut y veiller grandement sans quoi on va de clientèle en clientèle et à force d'aller de clientèle en clientèle, on les use. Quand on va d'improvisation en improvisation, on use les hommes plantés là, les faire entrer et les faire sortir, on les substitue à certains autres, c'est une très mauvaise conception de l'État, et là encore la continuité doit être assurée, c'est la grâce que je vous souhaite.

Cela représente l'attraction qu'a exercée un homme en définissant une situation et en disant : *"Nous sommes battus et nous serons vainqueur plus tôt."* C'est comme on pourrait entendre : *"On sera vainqueur !"*. Alors là jusqu'à présent, il n'y a rien à dire, comme mobilisme nous sommes mobilisés de nouveau et il est certain que pendant toute la période de la guerre, les rapports entre le général de Gaulle et ses collaborateurs, ou ceux qui le suivaient, ont été ceux de soldats engagés auprès d'un homme qui n'était pas tellement simple et qui a vu l'armée s'être montée de volontaires qui ne donnaient pas raison à ces théories sur l'obéissance et à ces théories sur l'autorité. Ici, le volontariat est une chose qui l'a transporté, à côté des gens de métier il y a une volonté qui vient soutenir tous ces gens ⁵⁶ et là je dois dire qu'il y a une exécution pas du tout de politique et, encore moins, de former un parti politique, ils sont venus de toutes les paroisses et c'était très bien comme ça.

Je suis gaulliste en ce sens, je suis gaulliste et j'ai été gaulliste aussi parfois dans des circonstances politiques. Je n'ai pas approuvé dans l'ensemble l'opinion du peuple français, je n'ai pas désiré entrer dans la vie politique au lendemain du départ du général de Gaulle, je suis resté sentimentalement attaché au général de Gaulle.

⁵³ Nom inaudible

⁵⁴ Mots inaudibles

⁵⁵ Nom inaudible

⁵⁶ Mot inaudible

Vient après la direction des Relations culturelles, ça ne pose pas de problème pour les politiques mais ensuite des ambassades cela pose un problème de technique ambassade. La conception de l'Europe. Mais nous sommes tous, je crois, intéressés à la construction de l'Europe et le général de Gaulle, d'ailleurs le premier, le jour où il a compris. Mais je suis, moi personnellement, très loin pour ne pas dire opposé à la conception qu'avait Monnet.

Monnet avec qui j'ai travaillé, Monnet le sait très bien, un beau jour ils m'ont dit de le rallier complètement, j'ai dit : "*Non parce que je ne marche pas, votre conception est purement (dans le cas de Monnet c'est curieux de dire ça) intellectuelle.*" Il était intelligent, ce n'était pas un intellectuel au sens chrétien, et pour un intellectuel ça suppose les problèmes résolus, ce qui est la pire chose. Ce n'est pas en vous ⁵⁷ que vous arriverez à faire une Europe unie et intégrée. Je suis contre à n'en point douter mais quoi, on ne pourra plus intervenir, l'exemple de Parodi est saisissant comme SG : "*Dépaysons-nous !*"

Souvenez-vous de l'ultimatum américain à la Conférence de Bruxelles, ⁵⁸ de l'ultimatum lancé par le secrétaire d'État qui était à ce moment-là Dulles et la note de Parodi qui est encore dans les archives, écrivant à Mendès : "*Pas ça, à part les Français intégristes, pas ça !*" Là sont les faits, moi j'ai eu affaire à d'autres cas semblables mais infiniment minimes par rapport à celui de Parodi. Ils ont été secoués dans tous les sens mais Parodi en a subi ⁵⁹ incontestablement, pas du tout en prenant position mais en gardant une stricte discipline et en n'oubliant pas qu'il était avant tout fonctionnaire, et pas du tout politique. C'est quand même lui qui a défini la politique ce soir-là.

Ensuite, en ce qui me concerne, je disparaissais complètement des affaires de politique étrangère puisque je suis secrétaire d'État auprès du Premier Ministre quand il revient au pouvoir, puis je ne sais pas s'il me prend par les sentiments, il m'a présenté au gouvernement, ça m'est égal, je suis plutôt né comme serviteur de l'État, je le répète, que comme homme politique. Si j'ai eu une vie politique, c'est parce que j'ai bien voulu mais c'est un peu en désaccord avec moi-même. J'ai servi le ministre de l'Éducation nationale, après l'EN⁶⁰ j'ai appliqué une réforme qui à mon avis était indispensable (donc je suis d'accord avec moi-même). Ensuite, je suis chargé de l'Algérie, là c'est beaucoup plus délicat. En effet, je dois dire que j'ai accepté de m'en occuper, je ne parle pas pour le moment de la Justice, mais je me suis décidé tout de suite quand il m'a demandé de le faire. Je me rends compte que c'était dans la logique de ce qui n'était pas logique, dans la logique d'une espèce de délégation de confiance qu'il avait envie de donner à quelqu'un. J'étais en plein accord avec moi-même parce que c'était à l'épreuve qu'il m'avait le plus drogué pendant tout le temps, pendant la guerre en particulier, je ne savais pas comment se termineraient les choses mais je savais bien qu'elles ne pouvaient pas durer comme ça. Quiconque a vécu libre pendant la guerre était obligé de se dire : "*On ne peut pas faire deux fois la guerre à des peuplades fidèles à la France sans donner quelque chose après et on ne prend pas un retard de trente ans sans créer un problème.*" Alors là, j'ai marché complètement.

Je vous demande pardon je ne vous oublie pas mais je suis loin du sujet parce que vous avez de grandes fenêtres à ouvrir.

Fin de l'entretien

⁵⁷ Mot inaudible

⁵⁸ Mot inaudible

⁵⁹ Mots inaudibles

⁶⁰ Ministère de l'Éducation nationale